

—Ce pauvre Follard, il a toujours eu un goût prononcé pour les casquettes à trois ponts, quoiqu'il ne porte habituellement que des chapeaux de haute forme. Madame a le talent de faire cuire des truffes pour son mari dans une marmite d'or.

Le jour du jugement de M. Michel Renaud était définitivement fixé. Toutes les recherches faites pour découvrir Larmagnou, Bel-Ceil et Métayer étaient restées infructueuses. Perregaud, à qui on reprochait d'avoir montré peu de sang-froid dans l'affaire de la Grenade, baissait la tête et ne répondait rien. Le procès de Michel Renaud passionnait surtout les femmes du monde, les actrices et beaucoup de ces demoiselles richement entretenues qui, ne pouvant être admises dans les maisons honnêtes, ne laissent jamais échapper l'occasion de se produire en public pour y étaler leur luxe. Mme Pranzin ignorait que Courbin fût l'auteur de la mort de Lebois ; aussi lui déclara-t-elle vouloir absolument assister au procès du graveur, qu'on disait être un jeune homme très bien dō sa personne et fort intéressant. L'architecte essaya de résister à cette exigence, mais la femme de Follard ne fit aucune concession.

—Maintenant que vous avez eu l'énergie de vous montrer de nouveau en public, lui dit-elle, ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Votre sécurité, celle de mon mari et la mienne sont vivement intéressées dans cette affaire. Si quelqu'un a eu des doutes sur nous au sujet de Chamourac, ils disparaîtront devant cette manifestation, et personne ne songera plus à voir en nous les assassins du vieux.

Moitié par faiblesse, moitié par calcul Courbin céda, et il adressa au président des assises la demande de deux places pour assister au jugement de Michel. Mais la lettre dans laquelle il faisait cette demande tomba par hasard sous les yeux de sa femme avant d'être glissée dans l'enveloppe. Malgré l'abandon dans lequel la laissait son mari, Mme Courbin eut la naïveté de croire que ce dernier voulait lui causer une agréable surprise, et elle examina avec attention toutes les lettres de l'architecte.

La réponse du président arriva. Elle était favorable, mais Courbin n'en parla pas à sa femme. Alors cette dernière reprit d'un de ces accès de jalousie furieuse qui lui étaient habituels, fit une scène épouvantable à son mari.

L'architecte caressait, depuis l'affaire Chamourac, un plan qu'il ne voulait communiquer à personne, dans la crainte d'être trahi. Il convertissait lentement son argent en valeurs étrangères, et il se proposait de partir. Il avait acheté des chevaux, qui étaient échelonnés sur la route conduisant en Suisse ; il s'était en outre procuré une solide berline de voyage, remise chez son carrossier, et il comptait s'assurer, moyennant une dizaine de mille francs, les services d'un ancien cocher, renvoyé pour faits indéliçats de chez le directeur de la Société lutécienne.

Courbin espérait achever ses préparatifs de fuite avant le jugement de Michel Renaud. Il se croyait parfaitement à l'abri de tout danger de ce côté ; mais il craignait que son nom ne fût prononcé pendant le cours du procès et que quelque incident imprévu ne le mît en relief. Sachant qu'il n'avait plus que peu de temps à passer avec sa femme, l'architecte hussa les épaules lorsque cette dernière lui déclara son intention de de l'accompagner partout où il irait, et il sortit après lui avoir décoché un de ces regards vitreux qui la rendaient folle d'épouvante. Suivant son habitude, elle courut conter ses doléances à Françoise, et après un déluge de pleurs et de lamentations, elle lui demanda ce qu'elle avait à faire.

— Eh bien ! il paraît... on prétend... ce n'est pas moi qui ai inventé ça... Enfin, quelqu'un m'a dit que la femme de M. Follard connaissait particulièrement le vieux banquier Chamourac, dont on a retrouvé le cadavre dans une voiture de déménagement.

— Ensuite ? fit Courbin d'un ton bref.

— Ensuite, je n'ai pas trop comment dire ça ; il faut d'abord que madame me promette le secret...

— Je vous promets tout ce que vous voudrez, mais ne me faites pas perdre patience.

— Tant pis ! je vais lâcher le paquet. On assure que Mme Pranzin a attiré l'escompteur dans un coin et qu'elle l'a fait assassiner pour pouvoir le voler à son aise.

— Est-ce possible ? Oh ! si vous pouviez dire vrai, ma fille.

— Jo répète les paroles de M. Perregaud.

— M. Perregaud ! qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est juste ? j'aurais dû commencer par vous parler de lui. Oh ! c'est un bien honnête homme, allez, et si doux, un vrai mouton.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Au sujet de l'affaire de Nogent. Madame se souvient qu'on a essayé de tuer un homme sous le viaduc.

— Un agent de police ?

— C'était M. Perregaud.

— Ah ! cet individu est inspecteur de la sûreté ?

— On dit que c'est une belle position. Enfin, il est venu me trouver plusieurs fois pour me demander si je pouvais lui indiquer l'endroit qu'habite le vieux passeur ; un homme qui gardait le chalet de Mme Hermance.

— M. Perregaud connaît M. Follard, qui a été employé à la police avec lui. Alors, on a jasé, et de fil en aiguille, madame doit comprendre...

— Cet inspecteur de la sûreté a profité de votre naïveté pour essayer d'obtenir des renseignements. Vous a-t-il interrogé au sujet de M. Courbin ?

— Presque pas ; c'est Mme Pranzin qui l'intéresse ; il soutient que c'est une femme fort dangereuse et on dit qu'il ne sera pas tranquille tant qu'elle fera la nique aux honnêtes gens.

En entendant ces mots, Mme Courbin fronça les sourcils.

— Votre M. Perregaud paraît être un homme intelligent, dit-elle, il faut me l'amener en secret.

— Oh ! comme il sera content ! Il m'a lui-même demandé à voir madame.

— Eh bien ! qu'il vienne ce soir, à neuf heures, je serai seule, et je si peux lui être de quelque utilité pour faire arrêter cette gueuse je me ferai pas prier.

Le lecteur ne doit pas être étonné de l'espèce d'intimité qui existait entre Françoise et Perregaud. Ce dernier, mû par l'ardent désir d'accomplir la tâche qu'il s'était donnée, c'est-à-dire de démasquer et faire châtier l'assassin ou les assassins de Lebois, ne négligeait aucun incident relatif à cette affaire. Or, il était convaincu qu'il avait été frappé sous le viaduc de Nogent par un individu ayant un puissant intérêt à échapper à ses investigations.

La disparition mystérieuse du vieux passeur lui avait suggéré l'idée de se renseigner auprès de Françoise, la cuisinière de Mme Hermance. Françoise avait d'abord gardé une certaine réserve à son égard ; puis elle avait fini par lui accorder sa confiance, surtout depuis qu'elle avait quitté la maison de la parfumeuse pour entrer au service de Mme Courbin ; enfin Perregaud était parvenu à lui arracher tous ses secrets.

Mécontent du peu de zèle de Marbetti, Follard l'avait cassé aux gages, et c'était Perregaud qui subvenait aux besoins de ce malheureux. L'ovadé battait sans relâche les quartiers de Grenelle et de Montrouge depuis l'affaire de la Grenade pour essayer de trouver les traces de Bel-Ceil, dont les révélations avaient été si fâcheusement interrompues, et jusqu'au jour où l'inspecteur de la sûreté devait aller chez Mme Courbin, il n'avait rien découvert. Perregaud commençait à désespérer d'atteindre son but, lorsque Marbetti arriva chez lui tout essoufflé. Il entra au moment où l'inspecteur de la sûreté allait partir pour se rendre à l'appel de Françoise.

— Il y a du nouveau ? demanda Perregaud, frappé de l'agitation de l'ancien forçat.

— Oui, j'ai déniché le Borgne.

— Ah !

— Il travaille chez un cultivateur de champignons à Montrouge, sous le nom de Luc Rabussin.

— Vous lui avez parlé ?

— Je m'en serais bien gardé ; il m'aurait reconnu pour être